

Bibliothèque malgache / 56

**Jean-Joseph
Rabearivelo**

**Vieilles chansons
des pays d'Imerina**



JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

VIEILLES CHANSONS
DES PAYS D'IMERINA

PRÉCÉDÉES D'UNE BIOGRAPHIE DU POÈTE MALGACHE

PAR

ROBERT BOUDRY



TANANARIVE

IMPRIMERIE OFFICIELLE

—
M D C C C C X X X I X

I.

Dites, ô jeunes sœurs qui vous reposez à mi-chemin, là-bas, de cette montée : que vous a-t-elle dit à mon intention, la grande sœur, au pied de la côte ?

– « Je me suis baignée au moment du repiquage, a-t-elle dit pour le premier né, et ne pourrai venir comme les autres. »

– Ce sont là paroles d'une oublieuse déjà ; mais de moi qui suis encore triste, cela ne peut être le message ! Le riz lui-même est triste de la viande, ô jeunes sœurs ; et moi, de penser à elle, m'ôte le sommeil ! Depuis que je me suis séparé de cette femme mienne-là, comme je suis devenu fou au point de ne plus savoir compter : deux enfants deviennent trois, trois enfants deviennent deux ! Comment parvenir au suprême renoncement ?

– « Mâchez, mâchez, a-t-elle dit, un bout de votre lambe ; buvez, buvez de l'eau chaude ; poussez, poussez un énorme bloc rocheux et allez au sommet du tombeau car c'est là que se cachent les cinq hommes qui ne se peuvent parler et les sept femmes qui se sont dépouillées de leurs parures ! »

– Je vais délimiter ainsi la terre qui reviendra à cette femme : elle partira du Bois-Joli vers le sud, et de la Cité-des-Mille, vers le nord. Si plus tard j'avais cherché sans avoir rien trouvé et avais demandé sans avoir rien obtenu, je reviendrais encore deviser avec vous.

II.

Si les grands garçons, dit-on, sont vite enclins au remords, c'est qu'ils savent lever les yeux vers le ciel quand on les réprimande ; si les petits garçons ne sont guère sujets au remords, c'est qu'ils s'obstinent à ne considérer que la terre quand on les réprimande.

III.

– Puis-je entrer ? Puis-je entrer, mère, ô femme de mon vieux père ?

– Un peu plus loin, là, dans le nord, ô premier-né, ô fils de mon époux !

– Je me contenterai de me tenir debout et de m'appuyer un peu au mur, ô mère, dit-il. Ces bûches qui sont, là, dans le coin, ô mère, poursuit-il, on ne s'en est pas encore servi, et elles sont déjà ébréchées !

– Ce sont, ô premier-né, deux perles corallines en devenir. L'une, on l'aime ; et l'autre, on ne s'en sépare pas.

IV.

Cette canne qui est à moi, je l'ai eue de Celui-que-le-roi-a-comblé-de-beaux-honneurs. C'est un enfant d'hommes splendides. « Ah ! puissiez-vous vivre loin de toute maladie ! » m'a chargé de vous dire Celle-qui-ne-voit-contre-quoi-vous-changer. « Tant qu'il sera constant dans sa possession, a-t-elle dit aussi, je n'aurai nulle paresse d'être sienne. » « Tous ceux qu'entoure le vent pouvaient avoir depuis longtemps tari, un jour, la source de leurs conversations, et la lune ne plus être qu'un vain mensonge ; nos confidences, elles, a-t-elle conclu, rien ne les interrompra pour une bonne demi-journée. »

V.

– Dites, ô fouillis d’herbes ; dites, ô dôme de fougères, La-plus-belle-de-toutes a-t-elle passé ici ?

– Elle a passé ici hier, elle a passé ici avant-hier.

– Et ses paroles, que furent-elles ?

– « Rappelez-celui-qui-s’est-trompé-malgré-lui ! Son ventre parle seul et à lui-même, et des herbes poussent dans ses yeux. Je rentrerai étant triste de lui ; je rentrerai pour ne pas encourir le mépris des hommes. »

VI.

– Qui va là ? Est-ce Celle-dont-les-pas-résonnent-des-jours-entiers ? Est-ce Celle-qu'il-est-difficile-d'interroger ?

– Ce n'est ni Celle-dont-les-pas-résonnent-des-jours-entiers, ni Celle-qu'il-est-difficile-d'interroger ! Mais je suis la femme d'un autre, et des jours entiers je dois être soumise ! Je suis aussi la femme d'un autre, et je n'aime pas trop qu'on me parle de nos secrets ! Plantez donc un pied de figuier : peut-être son ombrage me ferait-il venir ! Plantez des pieds de ricin : peut-être parviendriez-vous à me retenir ! Plus me plaît de longuement marcher avant d'avoir la cruche pleine, que d'emporter tout de suite une cruche à moitié vide !

– Si vous m'offrez des fruits verts, je vous en proposerai qui sont amers !

VII.

– Qui donc vient, là, du Rocher-coutumier ? Est-ce le Palmier-aux-fruits-mensongers ou le Panier-aux-devoirs ?

– Je ne suis ni le Palmier-aux-fruits-mensongers ni le Panier-aux-devoirs : je suis la Piastre-à-échanger – pouvez-vous faire le point ? J’ai vainement essayé d’oublier la première, et en [ai] vainement essayé d’autres : de regrets je n’ai pu dormir !

– Ah ! vous croiriez-vous le veau favori de mon père ou l’agneau préféré de ma mère ? Si petit et si fragile, vous prétendez quand même aux caresses !

VIII.

Cet arbre-là, sur la pointe du rêve : ses feuilles sont entrelacées, ses branches sont unies, ses racines torsées ne sont pas visibles, et ses fruits fleurent le souvenir : je pense à vous, Madame, depuis tant de temps que nous nous sommes quittés.

IX.

Miroitent, miroitent les œufs d'oiseau ; miroite, miroite le plumage de la pintade. Perplexité pour les yeux, mais choix sûr pour l'esprit !

X.

Pauvres nénuphars bleus : toute l'année ils ont des larmes jusqu'au cou ! Brins d'herbes d'eaux, brins de joncs de mares charriés par les pirogues, abritez-moi : je suis si malheureuse ! Volez pour moi un peu d'amour : je suis à un autre ! Votre femme, aimez-la ; moi, ne m'abandonnez pas ! Qui n'a pas de piment, il n'éprouve pas de volupté en mangeant ; qui a perdu son piège à poissons n'aura pas de friture. Et moi, si je vous perds, je perdrai mon plus proche parent !

XI.

– Dites, ô herbes grasses, ô herbes maigres ; dites, ô chiens, ô fougères – dites si le Prince-qui-croit-suffire-à-lui-même vous a foulés, et dites-lui un jour de ne pas mentir à son nom !

– C'est vrai ! Vous êtes le Prince-qu'il-est-difficile-d'oublier !

– Si je n'étais que Celui-qu'il-est-difficile-d'oublier ! Mais je suis aussi, pour mon malheur, le Prince-que-courbent-ses devoirs !

XII.

– Telle est, voyez-vous, ma belle prestance, et tel l’ovale de mon visage ! Je serais un morceau de glaise, qu’on me sculpterait ; et un lingot d’étain, qu’on me ferait fondre !

– Prenez garde, jeune homme, à ce que vous dites ! Même les paroles les plus inconscientes sont voulues ! Moi qui suis réputée être méprisée de vous, que pourrait-il m’arriver ? Toute la honte vous recouvrirait qui êtes repoussé !

XIII.

Se couvre, se couvre le temps mais ne se décide pas à pleuvoir. Un véritable printemps de famille. Je suis la plus belle étoile de la Constellation, et ce, grâce à l'amitié des autres. S'appelle-t-elle toujours La-Belle-qui-rend-heureux, celle à qui l'on m'a fiancé dans mon enfance ? Elle apprenait, en ce temps-là, à marcher, était facile à soigner, ne se plaignait d'aucune blessure et ne pensait pas à me donner de rival. Couchée, personne ne passait par-dessus son corps ; personne ne songeait à la sortir du sommeil. Elle était comparable à un martin-pêcheur mâle qui rase l'eau : beaux reflets bleus.

Me croiriez-vous maintenant un pèlerin affamé dans le désert et réduit à cueillir de maigres feuilles dans les fossés ? Croiriez-vous que le riz de mon silo fût épuisé et que je fusse obligé de faire cuire des grains mêlés de cailloux ? Croiriez-vous qu'il n'y a plus pour moi de belles à choisir dans le village et que bientôt l'on me verrait à la poursuite d'une femme non consentante ? Oui ! me prendriez-vous pour une sauterelle bleue ou verte, que je fusse à la merci de n'importe qui a des doigts ?

Non ! je ne suis pas comme cette bande épaisse de criquets qui vient de loin et qui s'abat n'importe où et à tout moment !

Poils se trouvant sur la tête du ver à soie métamorphosé, vous avez le choix entre rester et partir.

XIV.

Vous êtes là-bas, Grande Sœur, parente à nous et parente des autres ! Vous, Grande Sœur, vous me devez la moitié, et la Puinée le tiers. La Dernière, elle, m'appartient tout entière.

Ô vous, peuple, gros peuple de la Cité : on prétend que je suis le maître, or de rien ne puis disposer ! Ah ! dites là-bas ; criez là-bas, au Pays-des-esclaves, au Pays-où-l'on-se-rachète, qu'une fois arrivé au Sommet-de-la-Ville, ô mes amis, nul ne se peut plus racheter !

XV.

– Vous m'étonnez, Prince-vert, de vous dire aujourd'hui plus haut que le sommet de la Cité !

– Non, ma parente, non : le nœud du jour que nous vivons est si peu faste que nous n'en sommes pas à celui de nous revoir !

XVI.

Là-bas, quelque part, vit la Grande-Sœur. Elle est seule chez elle. Belle elle est l'hiver, splendide en été et luisante au printemps : nulle saison ne la trouve fanée, aucune demi-journée. Elle ne marche jamais le soleil sec, et ne sort jamais qu'au soir commençant. Elle ne se baigne jamais avec l'eau des cruches, mais toujours avec celle des yeux.

XVII.

– Près de la jarre, mes paroles s'égarèrent ; au pied du man-
guier, je ne laisse de m'étonner.

– Si vous êtes étonné, moi, je suis surprise ! Passant devant
la maison de votre femme, j'ai reçu tout à l'heure des cailloux
mais ne me suis pas retournée ; j'ai reçu des injures, mais n'ai
pas répondu. Aimez votre femme, mais moi ne m'abandonnez
pas.

XVIII.

Là, si près, au nord, il y avait deux oranges jumelles : l'une était mûre, et l'autre belle à rendre heureux. J'ai donné la mûre à la Chère, et la belle à rendre heureux à l' Aimée. Mais j'ai beau chérir l'une et vraiment aimer l'autre, si elles me voulaient trop violemment dompter, je n'en saurais que faire.

XIX.

Les mœurs de chez nous, jeune homme, sont bien rigides : l'on ne doit pas faire retentir trop haut le bruit des pas sur notre terre ; l'on ne doit pas y parler trop fort. Que soit d'un humble votre démarche ; qu'elle soit traînante. Que vos paroles, quoique d'un homme, ne soient pas rouges ; ni, même d'un noble, trop franches !

XX.

– Nos lambes à nous, ô Bien-aimé, nous les laverons ensemble, et nous nous draperons tous les deux avec le premier qui sera séché.

– Jadis, nous étions deux pieds de figuiers que sacca-geaient les fous ; maintenant, nous sommes une pamplemousse double bien gardée : qui ne sait être caressant n'a rien ; qui ne peut acheter n'obtient rien.

– Le bananier fécond jouit-il lui-même de ses fruits ? Les brandons protecteurs qu'on plante sont-ils les maîtres du champ ?

– On mange le riz de sa récolte, mais sans prétendre en avoir pour toute l'année.

XXI.

L'amour, ô mon parent, a le parfum de la forêt comme le citron ! Et ce n'est ni par coquetterie ni par caprice que je vous parle ainsi, mais parce que je veux vous avoir tout entier !

XXII.

– Connaissez-vous la sagaie de Celui-qui-a-de-beaux-yeux ? Mille hommes essayent de la transporter après que cent hommes ont pu la soulever.

– Celui-qui-a-de-beaux-yeux foule la terre, et c'est le ciel qui croule. Il foule le ciel, et c'est la terre qui croule.

– Si vous me poursuivez, là-bas, au-dessus de ce qui croule, vous m'aurez – mais au prix de quelle patience ! Si vous me poursuivez, là-bas, au-dessous de ce qui croule, vous m'aurez – mais au prix de quelle patience !

– Or, quoi ? Ô Celle-qu'on-achète, seriez-vous orgueilleuse parce que noble ? Seriez-vous méchante parce que vache à lait ? Disposeriez-vous tout ensemble et du sort de la terre et du sort du jour ? Or, quoi ? Ô Fille-du-fleuve-délimité, l'on s'est à peine conté fleurette, et vous parleriez déjà d'argent ?

– Je suis comme les pieds d'un bœuf coupé : je ne suis pas jolie, mais comment taillée ! Comme une sauterelle des bois : jeune et bien conformée, à la fois morceau gros et belle robe !

XXIII.

– Abaissez-vous, abaissez-vous, ô collines, là-bas, à l'ouest, que je puisse voir de loin ces perles de corail enfilées, ces perles d'étain fondues ! Est-il fondu, ce que vous aviez au cœur, Madame, pour que se fonde ce que j'ai au ventre ? Ce lambe mien-ci, je ne permettrai jamais à l'eau de l'emporter ; je ne le battrai jamais contre la pierre.

– Qui refuserait de mourir ? Seuls ceux qui n'ont pas d'amour sont vaincus.

XXIV.

Ces eaux, ces eaux, ces eaux, là-bas, au nord de la maison de mon grand frère : avant de déborder, elles n'ont pas écumé ; après s'être retirées, elles n'ont pas montré leur lit de sable.

Les consultations entre parents sont finies ; restent celles entre amoureux.

XXV.

Un seul coup de fusil au village des dieux, une salve continue là où l'on consacre les idoles, puis une traînée de fumée encore au village des dieux. Si c'est aux rochers qui obstruent le bleu du ciel qu'on pense, je ne suis pas l'aîné mais bien le cadet. Si cependant il ne s'agit que de consultations entre parents, accueillez-moi : nous sommes parents.

XXVI.

– Puis-je entrer ? puis-je entrer, ô Belle-prétentieuse ?

– Entrez, entrez, jeune homme ! Vous venez trop [si] souvent que je doute fort que vous finissiez par devenir le maître ! Et puis est-ce vraiment vous qui m'aimez ou bien le mari d'une autre femme ? Si je suis aimée par le mari d'une autre femme, il vous faut voir en moi comme un peu de feu sur la tête ! N'écoutez plus alors ce qu'en pourrait dire le Roi, n'écoutez pas ce qu'en pourrait dire le peuple ! Et si bien vous m'aimez, jurez-le devant un tombeau de Vazimba : que le premier de nous deux qui trahira ait la moitié du corps impotente !

XXVII.

Je figure les yeux, vous les oreilles : vous m'écoutez ; moi, je vous regarde. Je suis le trébuchet, vous les morceaux de piastres : si vous m'abandonnez, le poids ne peut qu'y perdre ; si c'est moi qui vous abandonne, vous serez rouillé.

XXVIII.

– Un seul coup de tonnerre dans l'Ankaratra, et les orchidées d'Anjafy fleurissent, et pleure et pleure la Fille-de-l'Oiseau-bleu, et ricane et ricane Celui-qui-ne-craint-pas-le-châtiment-du-mal !

– Châtiment de meurtre ? qu'il y soit sursis ! Châtiment d'amour ? qu'il soit appliqué !

– Si c'est un voile de tête qui ne sache faire ressortir la beauté, si c'est une façon de se draper qu'on ne puisse porter publiquement, allez donc rentrer chez vous : la nuit tombera avant l'heure !

XXIX.

– Œuf de crécerelle au beau milieu du ravin : je t'ai invitée à revenir ; t'a invitée aussi à revenir Celui-qui-saura-se-consoler.

– Qu'ils sachent tous se consoler, les libertins, car le cœur compatissant est parti !

– Douze sont les collines : jouez-y de la flûte, jouez-y du violon ! Et toi, ô mon esprit, force-moi à rentrer de peur que ne me rende fou une femme qui ne me regrette pas !

XXX.

– Est sereine la Roche-des-nobles quand ceux des régions sakalaves mènent paître leurs bœufs. La terre qu'on caresse a le parfum de l'argent ; la terre où Elle se pose a le parfum de l'amour.

– Or quoi ? le vent lui-même qui flotte entre terre et ciel comprend lorsque la poule est au point d'abandonner ses poussins ; et moi, fils d'homme, ne devinerais-je pas tout quand déjà l'amour s'apprête à s'acheminer seul ?

XXXI.

- Où peut-on trouver deux étangs bleus ?
- C'est là, au nord de la maison de mon père, qu'il y a deux étangs bleus. Il s'est pondu cent œufs, et c'est mille qui ne pourront pas s'écaler !
- Caille levée, oiseau affolé : c'est moi qui pensais venir, et c'est vous qui êtes accourue !
- Parlez franc et selon votre cœur, jeune homme, pour ne point faire douter ce qu'il y a dans le mien !
- En vérité, si nos amours se rencontrent et que la politesse que nous échangeons ne soit pas intéressée, que ne me dites-vous : « Entrez, Seigneur » ?

XXXII.

– Qui est là, au nord du foyer ?

– C'est moi, Celle-qui-a-un-visage-d'argent-et-un-port-noble.

– Qui est là, à l'ouest du foyer ?

– C'est moi, La-bleue-et-noire-que-mille-hommes-ne-peuvent-avoir.

– Que mes actes n'offensent pas vos coutumes et que vous ne me maudissiez pas, Madame ! Mais je vais faire sortir celle qui est dans la maison et ferai entrer celle qui est dans la cour !

– Dites-lui, dans ce cas, Monsieur, d'entrer silencieusement ; j'inviterai, de mon côté, Celui-qu'il-est-difficile-d'abandonner !

XXXIII.

- Qui est là, au nord du foyer ?
- C’est moi, Celle-qui-a-un-visage-d’or.
- Qui est là, à l’ouest du foyer ?
- C’est moi, La-fine-et-crépue qui chasse le remords.
- Ses deux mains sont pleines d’oranges ; je lui en demanderais bien, mais j’ai honte d’elle. Si pourtant j’écoutais trop ma honte, l’eau en arriverait à ma bouche !
- Qui écoute trop sa honte n’aura rien ; qui craint ses responsabilités n’aura pas ce qu’il désire !

XXXIV.

Demi-soupir, fleur imaginaire, la fille était venue à ma rencontre quand l'idée vint à ses parents de l'en empêcher. Je lui adressai de belles paroles, elle ne me répondit pas ; je marchai sur un coin de son lambe, elle ne daigna pas se retourner ! Vous vieillirez là, vous et le remords : nous et l'amour, nous rentrons chez nous !

XXXV.

– Cette pirogue qui vogue là, au milieu des joncs, elle cherche à nous perdre, moi et mes effets, moi et mes rames !

– C'est le jeune-homme-jaune qui est fou : il laisse traîner la femme qu'il aime !

XXXVI.

Rendez, rendez hommage à la Cité-des-Mille ; ne manquez, ne manquez pas à la Belle-Colline ! Qu'elles sont étranges, les jeunes femmes d'Iarive : à peine s'est-on croisé que déjà elles disent : « Donnez-moi de l'argent ! » Allons plus loin si nous voulons chercher femme : si les fruits des figuiers ne nous rassasient là-bas, au moins jouirons-nous de l'ombrage dispensé par les feuilles.

XXXVII.

C'est sur les pignons d'Inde que les poules aiment à déposer leurs fientes ; c'est le mouton albinos que les chiens aiment à poursuivre : innombrables sont ceux qui ont de beaux yeux et qui me désirent, et c'est celui qui a de grosses lèvres qui tournerait autour de moi ?

XXXVIII.

La-Belle-exilée et le Géant faisaient battre des taureaux sur la cime de la Colline-escarpée.

Le Géant avait fait venir mille mâles d'une forêt de palmiers ; la Belle-exilée, elle, avait tout fait pour avoir le seul Dôme-d'or.

N'aurais-tu plus d'amoureux pour errer ainsi sans but ? Aurais-tu perdu celui que le Sort avait promis, pour rôder ainsi partout ?

Qui a peu de bois morts aura le riz mal cuit ; qui n'a qu'un bout de lambe sera mangé par la gelée.

Dussé-je franchir la haie et briser le brandon protecteur, je n'aurais point de cesse que je ne fusse près de la personne que j'aime !

XXXIX.

– Ces arbres, ces arbres, ces arbres là-bas, au flanc de la Belle-Colline : leurs troncs sont aussi nourrissants que s'ils étaient des tubercules ; leurs fruits sont des fruits de patience.

– Patientez donc malgré la dureté des jours : la bien-aimée finira par venir !

– J'y penserai, et les jours passeront vite.

XL.

– Bouvreuils d'une même vallée, fleurs de tabac marron d'un même fossé circulaire : qui m'honore, je l'honorerai aussi ; qui me méprise, je le mépriserai à mon tour ! Adieu, feuilles d'ambaville : si l'on n'avait pas acheté l'amour, on ne l'aurait pas eu !

– Ne faites donc pas tant la fière près de la porte des hommes : vous n'êtes plus qu'un vieux lambeau d'étoffe si facile à déchirer !

XLI.

Je m'attendais à voir un bel homme venant du nord, et je me suis empressée de l'aller rencontrer avec sept calebasses de sel ! Or, je n'ai rien vu qui montât pour esquisser une figure, ni qui descendît pour figurer de beaux mollets : je n'ai vu que trois glandes inguinales – et de la grosseur, chacune, d'un mortier !

XLII.

Si j'étais fourmi, je ramperais ; si j'étais oiseau, je volerais – et je serais comme une autre branche sur la cime de tel arbre, et de là je chercherais à voir de loin la fille de l'homme : serait-elle malade, serait-elle souffrante ? voici assez longtemps qu'on ne s'est vus.

XLIII.

– Grains de riz répandus donc, grains de riz répandus, grains de riz répandus, là-bas, dans le marais : ramassons-les ensemble, trions-les ensemble.

– *L'avoko* a beau avoir trois branches, la lune des rois a beau être [trois] fois nouvelle : je suis une petite à qui l'on a fait du mal, et, si je partais, je ne reviendrais plus !

XLIV.

Un seul coup de feu retentit au Village-des-dieux ; si proche mais où rien ne s'entend est le Village-du-Géant ; les brassées espacées s'exécutent Là-où-les-rives sont longues : mon père et ma mère ne manquent jamais d'un peu d'argent, et moi et mon amoureux, on ne nous trouble pas quand nous dormons.

XLV.

Le bruit des pas de Celle-qui-a-de-beaux-mollets retentit, et les jeunes hommes de demander : « La-belle-châtiée est-elle mariée ? »

– « Non, La-belle-châtiée n'est pas mariée ; elle est là, debout, dans l'attente d'un amoureux. » Bien que la natte soit déjà étendue et qu'il y ait de l'argent mis de côté, qu'on arrête tout préparatif car le message du vrai époux est arrivé, et le message du vrai époux est pareil à un morceau de pierre sur la tête : tout ensemble il est douloureux et honteux.

XLVI.

Bouvreuil s'étant posé sur les joncs est La-liane : sa queue n'a pas été mouillée, ni ses pattes éclaboussées.

Pont d'argent, pont de corail suis-je, ô La-liane ! Nous n'avons pas encore marché ensemble : serions-nous déjà fatigués ? Nous n'avons pas encore mangé ensemble : serions-nous déjà rassasiés ? Vous vous retournez par devant comme les cornes du mouton, ô La-liane !

La tige de la citrouille : à peine mesure-t-elle un empan que déjà elle se tord !

XLVII.

– Puis-je entrer ? Puis-je entrer ?

– Qui est là ? Qui est là ?

– C'est moi, le premier-né de mon père et de ma mère.

– C'est le premier-né de son père et de sa mère ? Celui qui a des vêtements aux belles couleurs et qui porte haut la tête ? Celui qui sautille sur ses souliers et va se poser dans son palanquin ? Alors, entrez, jeune homme : le petit veau est bien attaché, et mon père et ma mère sont partis loin ! Pourtant, si vous désirez voir un pagne aussi fin qu'ailes de sauterelle ou de libellule, allez ailleurs ! Si vous venez aussi pour d'éphémères regrets d'amour, je préfère renoncer à vous avant que de vous avoir !

XLVIII.

Qu'ils s'en aillent, les jeunes hommes qui n'ont pas quat'sous ; qu'elles s'en aillent, les jeunes femmes qui n'ont pas une moitié de natte ! Là-bas, au nord du village de mon père, seul un pied de citrouille pousse sur de la terre rouge ! Je jetterais avec dédain une 144^e partie de piastre, que jusqu'à la future belle-mère suivra Celle-qui-désire !

XLIX.

Le jeudi est à Celui-qui-a-de-la-fortune, le vendredi à Celui-qui-a-une-amoureuse. Apportez-moi du tabac à chiquer bien fort, que j'en fasse du pousse-aliments ; apportez-moi de bien douces paroles, que j'en fasse la racine de ma vie. Advienne que pourra : si mon père et ma mère doivent mourir, il faudra me trouver l'amulette qui fait vivre ; et si c'est moi et mon amoureuse qui devons nous séparer, que la terre et le ciel se joignent !

L.

Indigotier qui fleurit pour la deuxième fois, ambrevade qui fleurit pour la troisième : ramassez ce que vous avez répandu, reprenez ce que vous avez délaissé : trois fois vous avez changé, et trois fois n'avez guère trouvé mieux !

LI.

– Là, à l'ouest, il y a un arbre qui a de petites et jolies feuilles.

– Ce n'est pas l'arbre qui a de petites et jolies feuilles, mais c'est nous, ici, qui avons un joli petit amour.

LII.

– Ces pierres, ces pierres, ces pierres qui sont au Village-qui-apparaît-dans-le-lointain : plus on les secoue et plus elles prennent pied ; plus on les fait trembler et plus elles prennent racine ! La femme d'un autre, ô mon frère aîné, est comme l'arbre qui pousse au bord du ravin : plus on les secoue et plus fort ils prennent pied ; plus on les fait trembler, et plus fort ils prennent racine !

– Prenez-la la nuit, prenez-la le soir ! Celui-là seul qui voudra la prendre pourra l'avoir !

LIII.

Par là, au nord, se trouvent deux pierres qui se ressemblent un peu : l'une est noire, l'autre blanche. Si je pince la blanche, j'ai honte de la noire ; si je pince la noire, j'ai honte de la blanche ; si je les pince toutes deux, l'une est amour, l'autre consolation.

LIV.

– Clair de lune dans le fossé, brillant jusque sur le village : quand j'ai marché sur un coin de son lambe, elle n'a pas répondu ; quand je l'ai insultée, elle ne s'est pas retournée !

– Croyez-vous que c'est parce que mon amour pour vous était à demi-éteint, et non parce que je vous plaignais de coucher seul !

LV.

– Ô mon frère aîné ! plantez donc du ricin, que la Sauterelle-verte y saute !

– Sachez donc que si la Sauterelle-Verte est belle et recherchée, moi je suis laid mais fier !

LVI.

Vous m'étonnez, vous m'étonnez, Homme-qui-n'a-pas-de-plants-de-riz ! Moi, repousse dédaignée, je suis devenue gerbe ; moi, aînée de l'amour, je suis changée en cadette ! Faites toujours le fier, ayez toujours votre superbe ; mais moi, si je n'étais réduite à la pire misère, je ne vous reviendrai plus !

LVII.

L'épouse est comme une feuille d'herbe : elle est sur pied mais facilement se flétrit. L'époux est comme une touffe d'algue qui pousse confinée sous l'eau et facilement se casse.

– Combien, jeune homme, avez-vous d'amantes ?

– Moi, ma parente, je n'ai guère d'amantes, car elles ne sont que sept mes amantes : la première est l'amante qui me taille les ongles ; la deuxième est l'amante qui remplace dehors celle qui est chez nous dans la maison ; la troisième est l'amante qui la remplace dans les cas pressés ; la quatrième est l'amante qui me suit longuement des yeux quand je pars ; la cinquième est l'amante qui vient à ma rencontre quand je rentre ; la sixième est l'amante qui sustente ma vie à l'égal du riz ; la septième est l'amante qui ne mêle pas sa crasse avec celle de la foule et qui, quand bien même il lui arrive de s'y confondre, sait toujours se distinguer.

LVIII.

– A-t-il enfin les ailes brisées, le Prince-libellule, à force de voler ? Est-elle enfin mariée, la Belle-naïve, après un long célibat ?

– La Belle-naïve n'est pas mariée après un long célibat. Ce n'est pas l'oiseau blanc qui marche en titubant que je méprise, ni le grand héron qui reste la bouche béante : je suis la Jeune-femme-qui-n'a-qu'une-parole, et je me garderai bien d'y ajouter du remords !

LIX.

– Ce qu'on voit, là-bas, au nord, est-ce pluie ou pied de brouillard ?

– Ce n'est ni pluie ni pied de brouillard, mais des larmes du fait d'une fille d'homme !

– Que je meure, ô toi que voilà ! Mon pied a heurté contre une petite pierre cachée, et mes larmes tombent, ici, sur la terre des autres !

LX.

- J’ai roulé une énorme pierre, vous n’avez pas bougé.
- Marchez à trois tout en vous dissimulant ; ici, tandis qu’on se voit, vous feignez de ne pas aimer ; là-bas, loin de nous, vos larmes vous arrivent jusqu’au cou !

LXI.

A sauté dans le feu, s'est brisé dans les cendres : innombrables sont les jeunes et les belles, et c'est celle qui a une oreille coupée qui va bouder ?

LXII.

– Montant sur la terre aux fumiers, elle a l'air d'une fille de dieu ; montant sur la terre blanche, elle a l'air d'une fille de blancs.

– Quart de piastre suppliant, tiers de piastre capricieux : est-ce l'argent qui manque, jeune homme, qui vous empêche de vous unir à moi ?

LXIII.

Pareille à d'immenses élévations bien irriguées est la reine Rabodo ; pareille à de vastes vallées bien travaillées est l'Imerina que couve le ciel. Ni l'une ni l'autre n'avait appelé, et le marché de vendredi était quand même plein, comme au Village-des-limaces des torches étaient levées !

Pourquoi, jeune homme, m'avez-vous parlé de deux nattes cousues remplies de quarts de piastres ? d'une petite mesure de riz pleine de quat'sous ? alors qu'en vérité vous aviez une grande mesure de paroles méchantes ?

LXIV.

Ces eaux, ces eaux, ces eaux du Village-sacré, le Fossé-coupé attendra en vain leur venue ! Enfants d'oiseaux allant par groupes sont les poussins ; enfants d'oiseaux qui chantent sont les pintades : ne me parlez pas d'amours illusoires, jeune homme, de peur que je ne vous parle d'amours mesurant un doigt et que ne disiez : « Reprenez-moi, ô parents qui n'avez rien fait ! ».

LXV.

Est [-ce] une natte en paille de jonc et qui va tôt vieillir à la base ? alors donnez-m'en une en écorce de bois tressée !

Si c'en est une en écorce de bois tressée et qui va tôt me blesser la main, alors donnez-m'en une en herbes aquatiques !

Si c'en est une en herbes aquatiques et qui apparaîtra si souple aux yeux mais qui me fera intérieurement souffrir, oh ! mais alors nous préférons plutôt ne rien avoir !

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir de l'édition originale. Celle-ci est précédée d'une biographie de Jean-Joseph Rabearivelo par Robert Boudry. N'étant pas libre de droits, la biographie n'a pas été rééditée ici.

La mise en page doit tout au travail du groupe *Ebooks libres et gratuits* (<http://www.ebooksgratuits.com/>) qui est un modèle du genre et sur le site duquel tous les volumes de la *Bibliothèque malgache électronique* sont disponibles. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le cinquante-sixième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Vos suggestions et remarques sont bienvenues, à l'adresse : bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com.

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d'édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : www.bibliothequemalgache.com.

Pierre Maury, janvier 2010